



UNE VISITE

à l'Œuvre Lilloise

DES

JARDINS OUVRIERS

(Section de la société de S. Vincent de Paul)

PRÈS LA PORTE D'YPRES

LE 21 AOUT 1915.



PAR un beau jour d'été, un jour d'accalmie, où les shrapnells ne pleuvaient point sur notre grande ville, M. X... voulait bien m'inviter à venir avec lui visiter, près de la porte d'Ypres, les jardins ouvriers, administrés par la Conférence de Saint Vincent de Paul. Cette très intéressante visite nous a donné les renseignements que voici :

1. — L'UTILITE DES JARDINS OUVRIERS.

De son pas allègre, M. X... me fit grimper tout d'abord un interminable escalier en colimaçon. Arrivé au quatrième étage, presque à bout de patience, je me permis de lui demander : « Vos Jardins ouvriers seraient-ils, par hasard, semblables à ceux de Sémiramis, l'antique Reine de Babylone, des Jardins suspendus, huitième merveille du monde ? »

La réponse fut une porte qui s'ouvrit, et voilà toute une maisonnée, accourant joyeusement vers nous dans l'espoir au moins d'une médaille, d'une image. Oh !

ces têtes blondes, ces chers petits, il faut si peu de chose pour provoquer leur gentille reconnaissance !

Ils étaient là une dizaine autour de la mère, chantant, se bousculant, se livrant à tous les jeux tapageurs dont cet âge a la spécialité. Mais dans quel logis, grand Dieu ! Une sorte de comble en mansarde, étuve ou glacière selon la saison, un misérable réduit, sur une cour sombre et maussade, manquant visiblement de deux choses tout-à-fait nécessaires à l'existence : l'air et la lumière.

— Songez que, d'après les démonstrations des savants, l'air pur est le pain de nos poumons et qu'il nous en faut beaucoup : 6 mètres cubes par heure. Or ces 600 litres d'air, multipliés par le nombre des membres de la famille, se puisent difficilement au milieu d'une pièce si étroite, où, d'ordinaire, la majeure partie de l'existence s'écoule entre quatre murs, portes et lucarnes hermétiquement closes par crainte du froid. Songez encore qu'un logis, mal exposé, sans soleil, servant à tous les usages, devient fatalement un réceptacle de ces impalpables poussières que l'on respire, et qui sont le véhicule habituel des microbes les plus malfaisants, alors vous aurez, dans leur double cause originelle, les contagions morbides des pauvres demeures ouvrières, les mystérieux ébranlements des santés, les rapides progrès de leur usure précoce. Tant est vraie la parole du poète : « De toutes les fleurs, la fleur humaine est celle qui a le plus « besoin de soleil. »

Il s'en faut qu'à Lille pareils logis soient rares. Nous avons vu plusieurs autres ménages ouvriers, presque partout nous avons observé la même pénurie d'air et de soleil !

Pourtant chez la plupart des familles visitées par ces messieurs de Saint Vincent de Paul, nous avons trouvé des joues roses, des yeux pleins de vie, des visages sans nul stigmate de nos dures épreuves depuis un an.

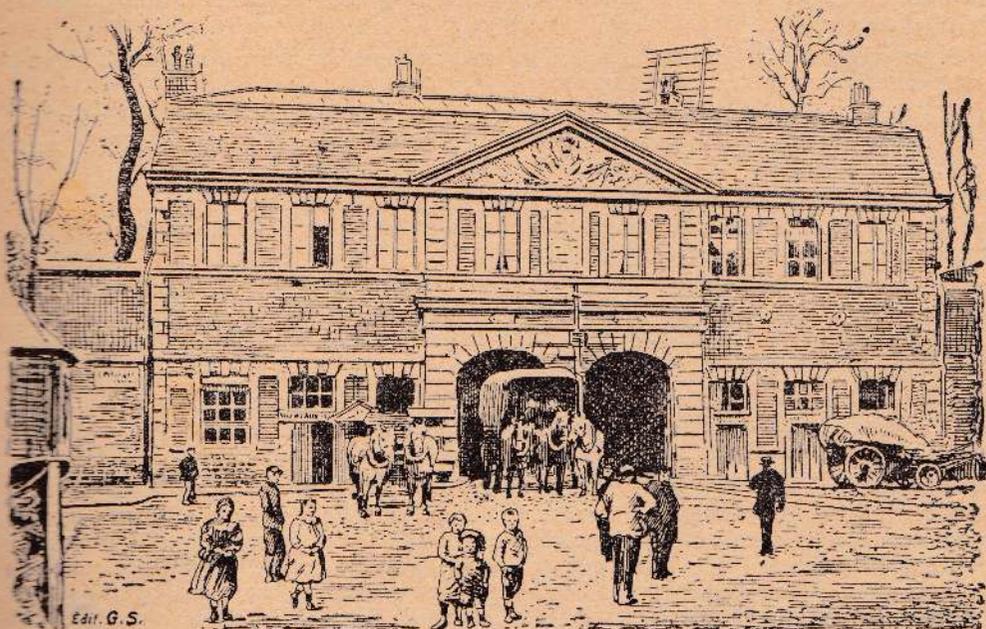
L'explication est facile, étant donnés les Jardins mis à la disposition de ces familles. Les Jardins, en effet, remédient amplement à la double insuffisance de leur hygiène ; ils leur assurent ce que leur refusent l'exiguïté et l'insalubrité du logis, ils les dédommagent tant et plus en leur donnant une atmosphère de soleil et d'air pur, où peuvent s'épanouir à merveille les plus chétives santés. Aussi la multiplication de ces jardins est-elle d'une utilité de premier ordre.

2. — LE SITE PITTORESQUE DES JARDINS QUE NOUS AVONS VISITÉS

Lorsque, au sortir de la paroisse Saint-André, on a franchi la porte d'Ypres et le pont jeté sur une espèce de mare verte, où semblent stationner en consigne plusieurs bateaux chargés, on rencontre, sur la gauche, une petite butte, au pied de laquelle croissent toutes les herbes de la Saint-Jean. Derrière les orties géantes qui la dérobent au regard des passants, cette butte s'allonge en dos d'âne et mesure près de 1200 mètres de superficie. L'ensemble présente un plateau, des terrasses, une vallée, dite « des fossés » qu'arrosent deux petits cours d'eau vive.

Le cadre attire l'attention. D'un côté, en avant des maisons qui se profilent vers le Nord-Est, ce sont les fortifications Vauban, solides murailles de briques rouges, jointoyées comme au premier jour, que couronnent des dalles en créneau; puis

les contre-escarpes, enracinant de grands arbres avec leur rideau vert jusqu'à l'épais feuillage du Bois de Boulogne. A l'opposé les prairies et la grand'route de Lambert-sart, entrevues à travers d'autres rangées d'arbres, dans l'ombrage desquels une Société de Jeunesse Lilloise vient se livrer aux élégances d'un attrayant tennis. Au fond la Deûle, la Deûle ci-devant « aux flots d'ébène », aujourd'hui roulant bel et bien des ondes glauques et limpides.



Lille. — La porte d'Ypres, bâtie par Vauban.

Par dessus toute cette étendue rectangulaire un ciel bleu, un soleil rayonnant, une atmosphère richement oxygénée !

Il y a une douzaine d'années, tout cela n'était encore qu'une brousse vierge, gîte favori de Jeannot Lapin et de sa race; un terrain veule, ravagé par le chiendent et les autres graminées de même espèce; une solitude marécageuse, du moins dans les bas-fonds, séjour de poules d'eau et de canards sauvages.

La Charité vint à passer par là; elle transforma cette friche en terre de Canaan !

3. — A CHACUN SON LOPIN PLANTUREUX ET FLEURI.

Sitôt qu'en cet endroit nous mettons le pied sur les glacis des fortifications apparaissent à nos regards les annexes de nos maisons visitées. On les appelle « Les

Jardins Ouvriers ». Cette dénomination, d'une logique linguistique particulière, signifie une suite de petites étendues de terrain, mises à la disposition des familles d'ouvriers dans un but d'assistance par le travail de la terre.

Ces jardins, aujourd'hui en plein rapport, nous montrent leurs merveilles: ici des plates-bandes régulières que longe une allée commune; là des terrasses solidement affermées par des tronçons de vieilles murailles et partout une opulente végétation.

Nous comptons 31 jardinets, de forme rectangulaire, bordés de verdure et mesurant chacun 300 mètres carrés environ.

C'est un charme de voir avec quel respect, avec quel amour ils sont cultivés; pas une motte que l'on ne mette à contribution, pas une mauvaise herbe qui ne soit extirpée à l'instant, bref, pas un pouce de terrain perdu.

À droite, à gauche, les Jardins sont des potagers complets: choux, poireaux, salades, haricots, potirons, pommes de terre et *tutti quanti*, toute la lyre légumineuse y bénit le Seigneur dans ses bienfaits.

Il nous semble que de tels légumes plantés, arrosés, contemplés dans leur croissance, cueillis enfin par les parents, par les enfants, doivent avoir quelque chose de spécial, et, une fois sur la table, corser agréablement le plat du jour en lui donnant le suprême du savoureux, de l'exquis.

Avec les légumes les fleurs: les dahlias, les œillets, les jasmins, les géraniums, les balsamines, les rosiers, les résédas, les gesses odorantes. Toutes simples qu'elles soient, ces fleurs, disposées en bordures ou en corbeilles, parfument l'atmosphère, réjouissent les yeux et donnent lieu à des tableaux gentils tout plein.

Par exemple. Nous venons juste aux jours de la belle floraison et nous voyons une toute petite cueillir un mignon bouquet. Elle l'offre à son papa qui l'admire, le père le présente à la mère qui le chérit, puis la grande sœur le respire, le baise, et, à la joie de tous, le fixe à son corsage. Dans ces jardins les fleurs sont le sourire de la jeune fille comme la jeune fille, au plus modeste de leurs foyers, est un sourire du Bon Dieu.

Nous continuons notre visite à travers le damier de ces plantureux jardinets. Tout-à-coup, le milieu de l'allée atteint, voici une surprenante vision: un petit châlet Norvégien, à la couleur Flamande, qui se dresse sur le flanc d'une terrasse. C'est une maisonnette en bois, sonore comme une boîte de violon, fragile tout autant, mais qui a sa valeur. Les jardiniers de céans nous la font admirer, comme nous-mêmes nous montrerions la tour Eiffel à un étranger. Son principal mérite est d'avoir été construite avec des planchettes jetées au rebut, les planchettes des nombreuses caisses qui avaient emballé le Sunlight. De là son nom de terroir « la Sonneliche. » Or cette coquette Sonneliche est en voie d'être un prototype. Déjà elle a inspiré à chaque jardinier son coin de verdure ombreuse, sa tonnelle fleurie, son minuscule pavillon où l'on peut s'abriter pendant la pluie et les torrides après-midi se permettre une sieste reposante. Qui sait? Un jour peut-être verra-t-elle son petit domaine et ses environs devenir pour les travailleurs une cité-jardin, un « Home-stead », l'idéal des ouvriers anglais. Quelles surprises la charité ne tient pas en réserve dès là qu'il s'agit d'améliorer le sort de l'ouvrier chrétien.

4. — L'ORIGINE DES JARDINS OUVRIERS PRES LA PORTE D'YPRES.

Sur place nous avons le plaisir de poser des questions aux tenanciers présents, nous esquissons ensemble l'histoire de ce lieu en remontant des effets aux causes, des légumes aux créateurs des Jardins, et nous évoquons d'abord le nom de M. l'abbé Gruel.

Ce vénéré prêtre de l'Artois, aux allures patriarcales et dont la physionomie reflétait l'âme de Saint Vincent de Paul, s'était ému de la gêne extrême que lui avait révélée la condition de maintes familles ouvrières. Voulant y porter remède, il forma, dans son esprit et dans son cœur, une idée, appelée à faire florès: l'assistance de l'ouvrier chrétien par le travail de la terre.

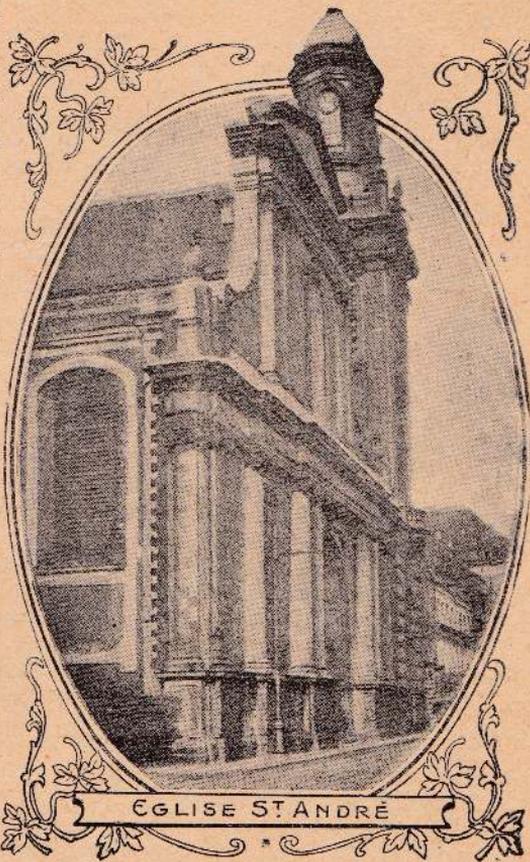
Pour conquérir des adeptes — il y a de cela une vingtaine d'années — M. l'abbé Gruel, vaillant septuagénaire, que nous signalait à distance une longue chevelure blanche comme neige, parcourait le Nord, le Pas-de-Calais, les Provinces de la Belgique. Il s'en allait frapper à toutes les portes, mais sans résultat véritable, lorsque, s'adressant au grand public de Bruxelles, il réunit en groupe compact les adhésions individuelles, avec les philanthropes les plus influents, et les lança hardiment vers la mise en acte de sa conception charitablement sociale. On sait quel beau succès couronna depuis ses nobles efforts.

L'élan était donné. Partout on allait s'empresser de le suivre...

Si nous envisageons ce qui s'est passé particulièrement à Lille, sol choisi de toutes les idées généreuses, nous voyons qu'en mars 1906, « l'Œuvre Lilloise des Jardins ouvriers » fut résolument fondée par M. Maxime Ducrocq, notaire.

Cette Œuvre avait été conçue dans une grande largeur d'idées qui lui permettait de faire appel à d'autres associations charitables, propres à améliorer la condition matérielle et morale de l'ouvrier, mais désireuses de créer elles-mêmes des jardins et d'en conserver l'administration.

Alors quel magnifique horizon pour la Société de Saint Vincent de Paul, dont les membres vont chaque semaine visiter les foyers besogneux, prendre connaissance



(près la porte d'Ypres.)

de leurs misères et les mieux soulager ! Quel irrésistible idéal de pouvoir ainsi apporter aux familles du peuple, non seulement un peu de confort du milieu domestique, mais encore un petit jardin qui, avec le charme des choses belles et agréables, ferait rayonner dans l'âme des parents et des enfants la poésie tranquille du contentement et du bonheur. Ah ! certes, Saint Vincent de Paul n'aurait pas hésité une seconde, ses disciples ne le pouvaient pas davantage.

La Société s'empressa donc de réclamer sa place dans l'Œuvre Lilloise.

Une après-midi de l'été 1907, sous les tilleuls de l'Esplanade, deux hommes se promenaient ensemble : M. M. Ducrocq et M. P. Delemer. Ils allaient et venaient, agitant la question des Jardins. L'harmonie était dans leurs pensées, comme dans leurs désirs la bienfaisance. Finalement et sans autre protocole, il fut décidé qu'à l'Œuvre Lilloise, la Société de Saint Vincent de Paul serait la bien-venue, avec sa pleine et entière liberté d'action.

Le mois suivant, le Génie militaire, sur la bienveillante initiative de M. le docteur Albert Calmette, directeur de l'Institut Pasteur, concéda gracieusement à l'Œuvre des Jardins plusieurs terrains de fortifications, notamment, et en premier lieu, celui qui est le sujet de ces lignes.

M. P. Delemer, dans son intéressant ouvrage, édité en 1910 : « L'Assistance Charitable à Lille », consacre un chapitre à l'exposé de l'Œuvre Lilloise. C'est un fidèle tableau qui signale, aux différentes portes de la Cité, vingt groupes proprement dits, comptant ensemble 444 jardins et l'auteur ajoute que le nombre s'accroît constamment.

Remarquable croissance, en effet, que celle-ci : Les groupes A. B. C. D., etc., ces frères aînés, aussi nombreux que les lettres de l'Alphabet, ne constituent plus que la moitié de l'Œuvre Lilloise, car aujourd'hui leurs jardins effleurent le nombre mille !

Rattachés à l'Œuvre centrale, ils ont tous, pour Président M. M. Ducrocq qui, depuis l'origine, n'a jamais manqué une occasion de stimuler leurs merveilleux progrès, par exemple, en les mettant à même de participer au Concours Agricole et d'obtenir aux Expositions de Lille, de Bordeaux, de Londres, etc., des médailles, d'ailleurs bien méritées.

M. M. Ducrocq continue, avec le concours très dévoué de M. le commandant Blankaert, à suivre de près cette institution et à la rendre de plus en plus prospère. C'est ainsi que, grâce aux soins de l'un et de l'autre, plusieurs conférences ont été faites aux tenanciers des jardins de divers groupes, par un professeur distingué, sur la culture, sur la meilleure utilisation des légumes, la façon de les cuire, d'en faire des conserves, etc...

Mais, dans cette belle efflorescence de l'Œuvre Lilloise, nous ne pouvons pas ne pas voir déjà huit groupes administrés par la Société de Saint Vincent de Paul, dont quatre ont à leur tête le zèle inépuisable de M. P. Delemer lui-même.

5. — AVANTAGES POUR LES BENEFICIAIRES DES JARDINS.

Le Comité, que préside M. P. Delemer, n'a qu'un but : procurer aux familles qu'il visite la jouissance d'un jardin et par cette jouissance, les mettre à même de cultiver, au soleil et au grand air, les légumes dont elles ont besoin.

Or ce que nous avons constaté, dans les maisons et leurs annexes, nous détermine à penser que les conséquences de ce procédé humanitaire sont particulièrement bénéfisantes au triple point de vue familial, moral et chrétien.

Assurer à chaque famille le cadre matériel qui lui est nécessaire pour resserrer les liens de sa constitution normale, tel est visiblement le premier rôle des Jardins en question.

Nous nous entendions dire ici et là : « Ce jardin est le nôtre. » Rien de plus justement vrai. Il appartient à l'activité et au bonheur de tout le monde ce jardin que l'on nous indique : au père, à la mère, aux enfants, aux parents âgés. Il appartient au père, toujours matinal comme l'étoile pour accourir donner quelques premiers coups de bêche, en attendant que, le soir venu, il puisse cultiver plus longuement son carré de légumes; il appartient aux enfants, heureux d'imiter leur père, avides de ses conseils dans l'art de retourner le sol, de planter des arbustes, ou de semer quelques graines; il appartient au vieux grand-père qui, tout fier de pouvoir encore donner un sérieux coup de main, sarcle et arrose les plates-bandes, nettoie et ratisse les allées pendant le jour jusqu'à ce que la maîtresse ménagère vienne l'aider ou faire la causette avec lui.

Joignons à cette culture hebdomadaire, à laquelle tous concourent, les récréations du dimanche, dont tous bénéficient, et nous aurons la raison de ce premier résultat qui nous a frappés, à savoir que les Jardins ouvriers fortifient le sens familial, apprennent aux parents et aux enfants à se mieux connaître, à s'entraider, à s'aimer, et, ainsi, reconstituent chaque jour la famille dans un seul et même cœur, dans une seule et même âme.

Au point de vue moral le rôle des Jardins près la porte d'Ypres n'est pas moins appréciable.

Le principe, mis à la base de la possession d'un jardin, est ouvertement la gratuité. Aucun colon ne s'en ombrage. L'ouvrier a du bon sens, son regard jauge bien vite le dévouement qui lui parle. Aussi est-ce avec empressement et reconnaissance qu'il accepte, à titre gracieux, le jardin offert tout exempt d'impôts et de redevance quelconque. Son petit budget, qui ne s'en trouve que mieux, lui permet alors de se faire une vie matérielle plus facile et moins coûteuse.

D'autre part, notre ouvrier s'attache au terrain qu'il arrose de ses sueurs et qu'il réussit à rendre fécond. Cet attachement développe chez lui deux choses : l'esprit artistique et l'instinct de l'économie.

Le jardinage lui offre, en effet, un travail varié qui exige toutes sortes de combinaisons et, utilisant ses forces, son intelligence, son esprit d'initiative, il en fait un artiste. Rien d'étonnant qu'une mansarde nous ait montré une figure du Christ, idéalement expressive, sculptée au couteau, dans un morceau de chêne, par un de nos jardiniers, et par un autre, une nouvelle invention de lampe à acétylène pour remplacer l'éclairage au pétrole dont les ménages se voient privés depuis la guerre.

En même temps la culture pousse à l'économie. Une fois loti d'un jardin, on n'a plus qu'un rêve : lui faire rapporter le plus possible. Mais, pour cela, il faut l'assoler, l'amender, le fertiliser; il faut se procurer tout ce qui est nécessaire à ces transformations, il faut donc économiser. Or plus l'ouvrier économise, plus intense devient chez lui l'effort personnel qui ennoblit la gratuité de son jardin.

Tout et si bien que le foyer domestique s'en améliore à vue d'œil. Notre ouvrier,

la journée finie, n'a pas de plus grande hâte que de se rendre à son jardin. Il ne trouve plus ni le temps ni le goût de s'arrêter au cabaret : que les autres s'y donnent rendez-vous, lui, il est résolu à sauvegarder sa bourse, sa santé, ses convictions; il ne veut d'autre délassément que celui de se retremper dans la saine fatigue du jardinage avec les derniers feux du jour, avec les caresses de la brise du soir; toute sa joie est vers la demeure aimée qu'il regagne en apportant à la famille des fleurs pour l'égayer et des fruits pour la nourrir. Alors son entrée, le soir, est une fête, sa présence un rayon de soleil et, avant de goûter au repas, qui mijote sur le poêle, il se voit comblé des témoignages de la plus vive tendresse. C'est que, avec la solde entière de la semaine, il y a du lait, il y a du pain, il y a même un modeste bien-être là où l'on redoutait la misère, le désespoir, la maladie, la mort. Et devant la satisfaction de tous, jamais ce père ne se sent plus père ! Et sous le toit de l'humble mansarde qui le charme, qui le retient, jamais cet ouvrier ne goûte autant le bonheur d'être, pour tous ceux qui l'entourent, le maître, la providence, l'ombre de Dieu !

Un écrivain célèbre disait que les jardins sont pour tout le monde un bon professeur de morale. Ne pourrions-nous pas ajouter, avec autant de vérité, qu'ils sont aussi d'excellents professeurs de religion ? L'ouvrier, qui chaque jour se livre au travail incessant et monotone de la machine, ne voit guère plus loin que l'horizon terrestre; il perd fatalement la notion de l'au-delà et de ses consolantes vérités. Mais le jardin l'arrache à cette vie factice et trompeuse, il lui donne conscience de sa dignité, et, même s'il ne sait pas lire, il lui enseigne, par des leçons de choses, les lois éternelles et les lointaines espérances. Dans le sillon qu'il ensemeince l'ouvrier chrétien voit, à sa manière, celui qui doit le recevoir un jour, celui où il est appelé à subir la mystérieuse élaboration en vue d'une nouvelle naissance dans un monde nouveau. Alors matin et soir, il courbe le front devant le Père qui est au Ciel. Alors, le Dimanche est pour lui le jour du Seigneur. Il l'inaugure à l'église, au milieu des chants et des prières, qui relèvent l'âme vers ses origines et ses destinées, puis, dans une réunion pieuse, avec les liens d'affection et d'assistance entre la Société de Saint Vincent de Paul et l'Œuvre de la Sainte Famille, ensuite, à la Caisse de dépôt et de remboursement, où il verse sa modeste épargne prélevée sur le gain de la semaine. De là il s'en va, loin des exigences et des plaisirs malsains de l'estaminet, le continuer sous forme d'un jour vraiment reposant, dans la société et les jeux de ses amis, dans les bonnes fêtes de sa famille dont les jardins fleuris sont le théâtre.

Et voilà sommairement ce qu'il nous a été donné de voir, au cours de notre agréable visite.

Voilà, dans sa formule finale, le double bienfait hygiénique des jardins à nos ouvriers : la santé du corps d'une part, de l'autre la santé de l'âme.

Vivat! Qu'elle vive donc cette belle Œuvre Lilloise !

Qu'elle vive de plus en plus prospère !

Qu'elle vive toujours sous les auspices de Saint Vincent de Paul, « l'Ange de la Charité ! »

Vivat in æternum!

G. LUD. LAMOTTE O. P.
Missionnaire de Norvège.